DISSERTATION

N° 285.

SUR

L'ABSTINENCE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 16 décembre 1819, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR E. J. POURCY, de Quingey,

Département du Doubs;

Membre émérite de la Société d'instruction médicale, de l'École pratique.

Cibi modicus, medicus sibi.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1819.

FACULTÉ DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT, *Examinateur.*
M. PELLETAN.
M. PERCY, *Président.*
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DE JUSSIEU, *Examinateur.*
M. RICHERAND.
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX.
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Examinateur.*
M. ROYER-COLLARD.
M. BÉCLARD, *Examinateur.*
M. MARJOLIN.
M. ORFILA.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MA MÈRE.

Tendresse ; reconnaissance éternelle.

E. J. POURCY.

A MA MÈRE.

AVANT-PROPOS.

Le caractère essentiel de la vie consiste dans la double faculté propre aux êtres qui en jouissent de se nourrir et de se reproduire.

Quelque incompréhensible que soit pour nous le mystère de la génération, il n'est pas plus surprenant que le moindre des actes dont le concours entretient notre existence. Percevoir une sensation, exécuter un mouvement dicté par la volonté, sont des phénomènes que le génie de l'homme ne saurait pas plus concevoir que l'avivement d'un germe ou la transformation d'une matière.

Tout dans l'organisation nous est donc à jamais inexplicable; ici, comme dans les sciences physiques, l'observation des faits est l'unique moyen d'en tirer un avantage réel, la recherche des causes est illusoire, réprouvée par la saine philosophie. Ainsi, soit que l'objet de nos travaux appartienne à la grande classe des êtres organisés, soit qu'il se tire du règne inorganique, sachons nous arrêter au point que ne peuvent dépasser nos sens, abandonnant à la poésie le domaine de l'imagination.

Obligé de présenter une thèse inaugurale, c'est dans cet esprit que je la conçois, persuadé que quelques matériaux réunis à la hâte ne peuvent offrir d'autre intérêt que la méthode avec laquelle ils sont présentés. Si la route

que nous suivons est celle de la vérité, tôt ou tard l'expérience nous y conduira ; elle seule peut marquer nos productions au coin du vrai mérite.

Je me propose ici de décrire les principaux phénomènes qui caractérisent dans l'espèce humaine le défaut d'alimentation, tant en état de santé que dans les maladies. C'est surtout dans ce dernier cas que l'abstinence bien réglée est un puissant secours laissé à notre disposition, et que le médecin doit l'étudier avec soin.

Cette dissertation se trouve donc naturellement divisée en deux parties. La première comprendra l'exposé général des effets de l'abstinence sur l'économie animale. Dans la seconde, je considérerai comme moyen thérapeutique l'usage des alimens pris en telle ou telle proportion, les principes qu'ils doivent contenir pour satisfaire aux indications de la maladie ; enfin la détermination des circonstances favorables à leur emploi.

DISSERTATION

SUR

L'ABSTINENCE.

Le mot *abstinence*, pris dans une acception rigoureuse, signifie *privation de*. Il ne s'applique pas plus à l'absence de tel objet que de tel autre. Cependant, comme on lui attribue diverses valeurs, je crois devoir dire celle qu'il a pour moi. J'entends par là une modification du régime habituel, consistant, soit dans l'absence totale des alimens, soit simplement dans leur diminution : enfin l'usage exclusif d'un certain ordre de substances alibiles de préférence à d'autres, ne sera point étranger au sens que j'y attache.

Parallèle entre les fonctions individuelles et celles de l'espece; activité continue des premières.

Les fonctions reproductrices, chez l'homme, ne commencent à entrer en activité qu'à une époque déjà avancée; elles ne s'exercent pas d'une manière continue; elles cessent avant la fin naturelle de la vie. Au contraire, la série des actes qui entretiennent l'existence de l'individu ne saurait s'interrompre un moment depuis la naissance, sans que la mort arrivât bientôt.

De ces mouvemens non interrompus résulte l'assimilation à nos propres organes de matériaux étrangers : ces organes, formés d'une multitude de vaisseaux, échangent continuellement la substance

usée qui les composa contre les nouveaux élémens qu'ils pompent dans le sang.

On conçoit, d'après cela, de quelle importance est pour l'animal la réparation de ce fluide par l'introduction des élémens qui doivent l'opérer. C'est pour obtenir ce résultat que la nature indique, par une sensation spéciale, non-seulement le besoin des alimens, mais encore le moment précis où l'on doit y recourir. Ce besoin connu sous le nom de *faim*, présente les caractères suivans.

Histoire de la faim.

L'heure accoutumée du repas étant arrivée, le premier degré du besoin se manifeste par l'appétit : bien-être général, principalement sensible au centre épigastrique, aptitude très-prononcée à l'exercice des fonctions intellectuelles et musculaires.

Les glandes de la bouche sécrètent dans cette cavité une plus grande quantité de salive, qui s'accroît encore par l'aspect, l'odeur, l'idée même des alimens. C'est alors que l'ingestion des substances assimilables doit avoir lieu.

Reste-t-on sourd à cette agréable sollicitation, elle cesse. Une pesanteur éprouvée dans toutes les parties du corps, contraste subitement avec l'excitation précédente; la difficulté des mouvemens, l'indifférence pour les travaux d'esprit auxquels on était livré, la diminution de la quantité de salive, sa viscosité augmentée, donnent un pénible avertissement de cette omission qui offense la nature.

Le bâillement, qu'accompagnent la flexion et l'extension des membres, se reproduit à des intervalles d'autant plus courts, qu'il y a moins d'excitans propres à détourner l'attention.

Le sommeil suspend quelquefois cette langueur. Cependant plusieurs heures se sont écoulées, l'estomac sollicite, par un tiraillement d'abord incommode, puis douloureux, les matériaux sur lesquels il puisse s'exercer. Le pharynx desséché a perdu sa souplesse, d'où résulte une grande difficulté de la déglutition ; les lèvres, la bouche sont brûlantes, la conjonctive et le globe des yeux sont

enflammés. Tel est, au second jour, l'état de l'homme soumis à l'abstinence complète.

Les symptômes que je viens d'énumérer s'aggravent subitement; un feu dévorant embrase toutes les parties du corps; des douleurs atroces, rapportées à l'épigastre et aux hypochondres, semblent annoncer dans l'estomac la présence d'un corps hérissé de pointes, tournoyant dans sa cavité.

Les malheureux en proie à ces tortures éprouvent un certain soulagement par une compression violente; aussi les voit-on serrer avec force des corps durs contre le viscère, ou s'y plonger les poings en quelque sorte.

L'énergie vitale est portée au plus haut degré; soustraites à l'empire de la raison, les forces, décuplées, deviennent l'instrument du meurtre; aveuglé par le désespoir, l'être le plus doux s'abreuve du sang de son ami, commet, sans hésiter, les actions les plus barbares; trop heureux si lui-même, par un prompt trépas, s'épargne le remords et de nouvelles douleurs. Un exemple récent de cette catastrophe vient de nous être présenté dans le naufrage de *la Méduse* (frégate française échouée sur les côtes d'Afrique, le 6 juillet 1816). Cent cinquante hommes embarqués sur un radeau construit à la hâte, dépourvus de moyens de subsistance, sont bientôt en proie aux horreurs de la faim : non-seulement ils manquent de nourriture, mais l'eau salée, dans laquelle ils sont plongés jusqu'aux cuisses, ne peut les désaltérer; un soleil brûlant rend la soif insupportable; l'esprit égaré fait place à la fureur; ils se livrent des combats sanglans, et se donnent mutuellement la mort, comme si chacun de ces infortunés eût vu dans son compagnon l'auteur de ses maux.

On a remarqué dans cette circonstance combien était plus impérieux le sentiment de la soif que celui de la faim. Une goutte de liqueur alcoholique était un secours précieux; l'urine, soigneusemen recueillie, servait à la consommation; celui qu'une invincible répugnance privait de cette ressource la cédait à un camarade favo-

risé. On sait que, dans des cas analogues, les fluides excrétés ont contracté une fétidité insupportable.

Aux transports insensés dont il a été question ne tarde point de succéder le plus profond abattement ; toutes les fonctions paraissent anéanties ; la nutrition seule s'exerce aux dépens de tous les tissus ; en peu de temps la graisse est absorbée, les muscles perdent leur volume, les vaisseaux semblent privés de sang ; la peau, offrant une teinte cadavéreuse, rend cette émaciation plus complète. Le globe de l'œil, enfoncé dans l'orbite, donne à cette cavité des dimensions exagérées ; le nez est pointu, tous les sens ont perdu leur vitalité propre ; la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, ne perçoivent des impressions appropriées à leur nature que très-imparfaitement ; la voix est faible et tremblante, la station impossible sur les pieds, les genoux, sur le siége même ; en un mot, toute contraction musculaire est interdite.

Si, dans cette perversion de toutes les facultés, l'intellect s'exerce faiblement, les idées qu'il engendre sont déréglées et sans suite ; c'est alors que les qualités dont l'homme se prévaut avec tant d'orgueil s'effacent et le laissent au-dessous de la brute.

Durée de la vie chez l'homme soumis à l'abstinence absolue.

Une foule de circonstances rendent variable la durée de la vie chez l'individu privé de toute substance alimentaire. La constitution, l'âge, l'état de santé ou de maladie, l'habitude, la force d'âme, qui rend maître plus long-temps du besoin, sont des particularités importantes très-difficiles à constater rigoureusement. *Hippocrate* dit qu'un homme entièrement privé de nourriture ne peut prolonger ses jours au-delà du septième. Quoique les historiens rapportent des milliers de faits contradictoires, on doit, ce me semble, regarder comme généralement vraie l'assertion du père de la médecine.

C'est sans doute pour se conformer à cette opinion que le Dante accorde huit jours d'existence à son héros infortuné : le comte Hugolin, enfermé avec ses quatre fils dans une prison, les voit tous

périr successivement et par rang d'âge ; l'aîné avait au plus quinze ans. Il succombe lui-même le huitième jour au milieu des tourmens de la faim. Il faut noter que ce malheureux était robuste, d'une verte vieillesse, et surtout plein de courage.

On ne doit pas, je crois, accorder toute confiance au récit de Suétone relativement à Tibère. Il dit que ce prince s'est abstenu, pendant huit jours, de toute nourriture, observant qu'il ne périt point à la suite de ce long jeûne. Quel moyen de reconnaître la vérité du fait? Un empereur romain a des motifs pour accréditer cette opinion parmi le peuple ; il ne manque point assurément des moyens de le tromper.

Que dirai-je de cette jeune fille qui vécut sans manger de onze à treize ans? Cet exemple et tous ceux qui présentent la même invraisemblance ne serviraient qu'à prouver l'aberration des lois de la nature, à supposer qu'un examen sévère en eût suffisamment prouvé l'authenticité.

Si la privation totale de nourriture ne peut se supporter que durant un temps fort court, il n'en est pas moins vrai qu'une petite quantité d'alimens suffit pour entretenir l'existence.

Fernel rapporte qu'une femme enceinte, ayant rejeté par le vomissement tout ce qu'elle avait mangé pendant deux mois, accoucha après ce temps d'un enfant à terme bien portant. Il faut que, dans ce cas, la faible proportion de substance absorbée dans l'œsophage, et la quantité inappréciable d'alimens digérés, aient suffi à la nutrition de ces deux êtres.

Une observation de *Hilden* prouve que, dans un cas analogue, la mère et l'enfant vécurent pendant six semaines par le seul emploi de lavemens nourrissans.

On lit dans *Valsalva* le cas fort curieux d'un homme âgé de cinquante ans, dont une glande maxillaire devenue carcinomateuse s'opposait à la déglutition. Cet homme vécut assez long-temps d'une dose extrêmement petite de nourriture, jusqu'à ce qu'il fût suffoqué.

Les animaux résistent beaucoupplus long-temps que l'homme au besoin d'alimentation.

Il est remarquable que les effets de l'abstinence déterminent bien plus tardivement la mort chez les animaux que dans l'homme. Comment expliquer ce fait, que l'expérience rend incontestable? Sera-ce par l'influence du moral sur le physique? Mais les hommes doués d'une force d'âme héroïque et les aliénés succombent, à peu de chose près, dans le même temps que les hommes ordinaires.

Invoquera-t on le système des compensations pour conclure que la vie de certains animaux étant naturellement plus courte que celle des hommes, ceux-ci doivent opposer moins de résistance aux causes accidentelles de destruction? Mais, à supposer qu'une apparence de raison vînt appuyer cet avis pour quelques espèces animales, ne faudrait-il pas auparavant avoir répété sur toutes des expériences comparatives qui, au résumé, ne peuvent guère intéresser que les partisans d'un système? La seule raison plausible se tire de l'organisation particulière de chacun des êtres, selon les vues de la nature, que nous interprétons toujours si mal. Quoi qu'il en soit, ne voyons que les faits. On a soumis un jeune chien, pendant vingt jours, à une diète rigoureuse; il s'est précipité d'une fenêtre, paraissant encore devoir exister long-temps. Le même expérimentateur a conservé pendant trente-quatre et trente-six jours des animaux de cette espèce entièrement privés de nourriture.

Après avoir décrit les principaux phénomènes qui caractérisent la vie de l'homme privé d'alimens, recherchons comment celle-ci s'éteint par suite de la même influence.

Extinction graduelle de la vie.

La masse du sang diminuée par l'absence des alimens, le cœur ne peut en envoyer qu'une faible quantité à chacun des organes; le cerveau, dont l'activité résulte autant des secousses que lui communiquent les artères que du fluide nourricier qu'elles lui apportent, ne tarde pas à tomber dans un état comateux, qui, progressivement accru, laisse bientôt ce viscère dans la plus profonde torpeur.

Alors tous les agens soumis à l'empire de la volonté deviennent impuissans les muscles intercostaux ; le diaphragme, suspendant les phénomènes mécaniques de la respiration ; les poumons eux-mêmes s'engorgent, et finissent bientôt par ne plus envoyer au cœur qu'un sang impropre à la nutrition. Le cœur, privé du sang artériel, son stimulus approprié, cesse enfin de se contracter.

Ainsi s'éteignent les centres de la vie, et partant tous les organes de l'économie.

Ouverture du corps.

S'il existe un rapport constant entre l'altération matérielle des divers organes et les phénomènes vitaux, au moyen desquels nous cherchons à l'apprécier, nul doute que l'examen de ces mêmes organes privés de vie ne soient un complément indispensable de l'observation des symptômes. Dans un grand nombre de cas, il nous est déjà permis d'établir une relation exacte entre l'aberration des actes de certains organes et les lésions dont ils sont affectés dans leur substance ; mais combien est plus grand encore le nombre des cas où la plus scrupuleuse attention ne sert qu'à nous prouver l'impuissance de nos moyens explorateurs ! Dans celui qui nous occupe, par exemple, est-il des preuves suffisantes pour asseoir un jugement certain d'après l'inspection des parties ?

La pâleur, l'émaciation du corps sont des caractères communs à une foule de maladies. Quelle conséquence tirer du rétrécissement de l'estomac, de l'inflammation et des rides de sa membrane villeuse? La vacuité du tube intestinal, ou la rédondance de bile qu'on y observe, surtout à sa partie supérieure, ne sont pas assurément des signes positifs de la mort par inanition. Il n'est point rare, en effet, dans la plupart des maladies aiguës, que l'individu n'ait fait usage que de boissons ; et alors la bile, n'étant point mêlée à des alimens, paraît aussi très-abondante.

L'absence de sang dans les grands vaisseaux, l'accumulation de ce fluide dans le parenchyme pulmonaire, non plus que la prompte

décomposition des organes, ne peuvent donner à ce sujet des indications satisfaisantes.

Concluons donc de ce fait, et de beaucoup d'autres analogues, qu'il nous reste encore de grands progrès à faire dans l'observation comparative des effets avec les causes appréciables des maladies.

Nous n'avons étudié jusqu'ici les effets de l'abstinence que sous le rapport des altérations toujours funestes qu'ils produisent dans l'économie; il s'agit maintenant de rechercher comment la combinaison méthodique de ce moyen avec le traitement approprié des maladies concourt à leur guérison.

Que la privation d'alimens soit due à des circonstances fortuites, ou qu'elle résulte d'un calcul conçu dans l'intérêt de l'humanité, il n'en est pas moins certain que l'affaiblissement de la fibre organique, et conséquemment celui des forces qui la pénètrent, en est immédiatement la suite. Il sera donc avantageux d'y recourir toutes les fois que se présentera l'indication de ramener à leur type naturel les propriétés vitales exaltées, soit dans tous les systèmes, soit uniquement dans quelques parties de nos organes.

Si la tempérance offre au médecin les plus puissans secours, la philosophie lui doit tous ses avantages.

Les hommes vertueux des siècles reculés faisaient usage de lait, de miel, et des productions de la terre. Platon, Zénon, Socrate, ne se nourrirent jamais de la chair des animaux; ils conservèrent pendant de longues années la santé, la paix de l'âme, et le mépris de l'avenir au milieu des charmes de l'amitié.

Apulée dit que la sobriété est la base de la sagesse; car elle renferme le germe de toutes les vertus. L'homme maître de soi discerne aisément le bien du mal, le vrai du faux; il aime la justice, et l'observe envers les autres comme envers lui. Si les exemples pouvaient ajouter à l'évidence de cette vérité, je citerais les sages de l'antiquité et ceux des temps modernes, qui tous font consister

cette abstraction, appelée *bonheur*, dans l'intégrité des organes et le libre exercice de leurs fonctions. Or, parmi les influences innombrables auxquelles ils sont continuellement soumis, l'usage immodéré des alimens est la cause la plus fréquente des troubles qu'ils éprouvent.

Thonnerus, médecin d'Ulm, étudie avec soin les causes de la parfaite santé qu'il conserva jusqu'à quatre-vingt-deux ans. Il les trouve dans la modération qu'il sut imposer à son appétit depuis sa première jeunesse.

On objectera sans doute que son heureuse organisation peut seule avoir produit cet effet. Mais que dira-t-on de ce sénateur vénitien, Louis Cornaro, dont la débile existence ne s'était soutenue que du régime imposé par les nombreux médecins qu'il avait consultés?

Désespéré du peu de succès des soins qu'il avait pris jusqu'alors, il forma la résolution de tout abandonner, et de ne prendre que la quantité de nourriture suffisante pour ne pas mourir de faim : on le vit insensiblement se rétablir. Il vécut ainsi, au grand étonnement de tout le monde, jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Les anciens, qui admettaient trois sources de maladies, savoir, l'air vicié, les affections morales, l'abus des alimens, considéraient cette dernière comme la plus féconde.

Ils appelaient l'intempérance la nourrice des médecins.

Les méthodistes, secte célèbre, dont Asclépiade fut le chef, préféraient, dans un grand nombre de cas, l'abstinence aux secours les plus vantés de la pharmacie. On sait que leur pratique obtint de nombreux succès.

Il se présente souvent des affections qui ne guérissent que par l'usage d'une nourriture succulente; ce sont celles que cause la diminution de l'énergie vitale : mais il faut convenir que toute la sagacité du praticien est indispensable pour distinguer, dans certains cas, de la débilité absolue la prostration des forces muscu-

laires, résultant de l'inflammation de quelque organe profondément situé.

Il est des indications tellement précises, dans maintes circonstances, que l'on est à l'abri de toute erreur. Ainsi la surabondance des matières dans tous les tissus, l'assimilation d'une masse d'élémens nutritifs plus considérable que celle des matériaux rejetés par voie d'excrétion, d'où résulte cette turgescence générale qui gêne l'exécution des actes de la vie, et qui finit par anéantir les forces et la chaleur innée, caractérisent l'état pléthorique. Alors l'abstinence se trouve formellement indiquée, soit comme moyen prophylactique, soit comme moyen curatif. Cette disposition survient généralement sous l'influence des causes suivantes : jeunesse ou âge mûr, oisiveté, bonne chère, défaut d'exercice et de transpiration; et, d'un autre côté, toutes les maladies dans lesquelles la nature, occupée d'un travail réparateur, veut n'être point distraite par l'appel des forces vitales sur un autre point, ou par l'afflux d'un sang trop stimulant dans le lieu de l'action, exigent rigoureusement la suspension de la nourriture ; telles sont les grandes plaies suppurantes, internes ou externes.

Dans ces sortes de cas, l'abstinence, réglée d'après l'état de la maladie, consiste, pour la plupart du temps, dans le choix des alimens et dans la diminution de leur quantité habituelle.

Un objet non moins important à examiner, c'est l'époque à laquelle il convient d'accorder de la nourriture.

Adopterons-nous à cet égard l'opinion exclusive des anciens? *Celse* rapporte qu'ils ne croyaient devoir en accorder (pour la plupart) qu'au cinquième ou sixième jour de la maladie.

Asclépiade, après avoir débilité pendant trois jours par une diète absolue, permettait des alimens le quatrième. *Themison* et *Tessalus* attendaient la disparition de la fièvre.

L'inconstance des phénomènes vitaux, qu'accroît encore la maladie, ne permet point d'adopter une méthode fixe à ce sujet; on dira seulement, en thèse générale, que l'instant favorable est celui

dans lequel les fonctions se rapprochent davantage de leur état naturel; c'est assez énoncer que l'époque du redoublement sera soigneusement évitée; qu'au contraire on aura dû faire en sorte que le travail digestif soit complètement achevé au retour de l'exacerbation. Pourrait-on être trop soigneux à préciser ce point important? L'introduction intempestive de molécules étrangères produit dans l'économie un trouble qui souvent ne peut être calmé que par le rejet des substances ingérées.

Pour procéder à l'étude qui nous reste à faire, il est indispensable de suivre une méthode. Rangerai-je dans un tableau nosologique toutes les affections de même nature qui semblent réclamer tel ou tel emploi de l'abstinence? Le plan resserré de cette dissertation m'engage à adopter une autre marche. Considérer aux diverses époques de la vie l'ensemble des traits caractéristiques avec lesquels coïncident certaines classes de maladies me paraît offrir un ordre dans lequel se grouperont plus aisément les considérations que je dois rassembler.

Sans doute les maladies qui affectent l'homme aux divers âges ne sont pas toujours en rapport avec l'époque de leur invasion. Tel individu, quoique jeune, pourra être atteint d'affections qui frappent ordinairement un âge plus avancé, et réciproquement. Ainsi, je le répète, c'est uniquement pour observer un ordre que j'adopte celui-ci, persuadé que la nature ne s'astreint rigoureusement à aucune loi, que nos divisions sont imparfaites, surtout lorsqu'il s'agit de saisir dans leur continuité les phénomènes vitaux séparables seulement par la pensée.

Dans le premier âge, la prédominance des fluides blancs marquée par la décoloration de la peau, la mollesse de tous les tissus, l'extrême susceptibilité des organes, en particulier de ceux qui concourent à l'assimilation, constituent la prédisposition aux maladies qui se produisent alors, et le type du tempérament lymphatique.

Il importe beaucoup de ranimer l'action des viscères, dont la

langueur entretient cet état : or, l'élaboration convenable des matériaux nutritifs est le seul moyen d'atteindre ce but.

Souvent l'estomac gorgé de lait entretient chez de jeunes enfans la débilité et la dilatation mécanique de cet organe. Ce reproche, adressé de tout temps aux nourrices par les médecins, est d'autant plus mérité, qu'une aveugle présomption en est ordinairement la cause. C'est, dit-on, pour garantir des vents, de la fièvre et des vers. Vain prétexte, qu'*Hippocrate* lui-même anéantit par cette sentence : *Dùm lactant, mactant.*

Dans cette première enfance, tous les soins, quant au régime, se bornent à proportionner la dose de lait aux forces digestives, qui ne tarderont pas ainsi à se développer. Plus tard, l'abstinence des alimens réfractaires à l'action de l'estomac, l'emploi des substances facilement digérées, constituent le principal moyen de rétablir ce viscère dans son intégrité.

Ainsi on recourra avec succès aux alimens qui sous un petit volume contiennent beaucoup de parties assimilables : tels sont le bœuf, le mouton, les vieilles volailles. Ces viandes fibreuses satisfont pleinement aux conditions essentielles, c'est-à-dire qu'elles renferment peu de molécules à rejeter, tandis qu'elles jouissent de propriétés stimulantes, dues à un principe qui ne se trouve point dans la chair des jeunes animaux. Ce principe est l'osmazome, d'une saveur et d'une odeur piquante, agréable. Cédé à l'eau par l'ébullition, c'est à lui que le bouillon doit ses qualités aromatiques, perdues pour le bœuf. Si l'on veut conserver ce précieux avantage, on a soin de rôtir ou de griller le morceau destiné au malade.

L'usage des vins généreux pris avec modération peut être fort utile. On voit bientôt les heureux effets de ce régime. La masse du sang, sa bonne composition, ne tardent point à se manifester par une nutrition plus parfaite et plus prompte, la sensibilité prend un caractère moins variable; la contractilité musculaire devient plus énergique.

La coloration de la peau, les forces, la chaleur animale sont re

montées au degré convenable ; en un mot, toutes les fonctions ont acquis ce mode d'activité dont l'harmonie constitue la santé.

Ce vice de nutrition occasionne une foule de maladies que l'on s'efforce de rapporter à d'autres causes, ou même de considérer comme un mouvement salutaire.

Les ulcères croûteux de la tête, le coryza, les aphthes, l'écoulement continuel de salive, n'en sont que de faibles effets ; on voit les catarrhes, la péripneumonie, et même la phthisie, survenir à sa suite.

L'embarras des voies digestives, les vomissemens muqueux, les vers, la diarrhée chronique, le carreau, les scrophules, les tumeurs blanches, et le rachitis, n'en sont que trop souvent le résultat. Dans tous ces cas, l'abstinence des alimens propres à entretenir cette constitution, jointe au traitement que chacun réclame en particulier, forme le plan dont l'observation obtient le plus heureux succès.

Les caractères propres au tempérament lymphatique se dissipent successivement ; on voit en même temps disparaître les maladies qui en émanent à mesure que l'on avance en âge ; enfin la puberté, devenant l'époque d'un nouvel ordre de phénomènes, modifie puissamment aussi tous ceux qui existaient déjà. L'énergie vitale, accrue dans tous les systèmes, s'observe principalement dans les fonctions circulatoires. L'égale répartition d'un sang mieux élaboré établit entre tous les organes un plus juste équilibre ; l'impulsion communiquée à ce fluide par les contractions plus fortes du cœur imprime aux sensations et à tous les actes une rapidité qui ne nuit point à leur force.

Cet âge, marqué par la prédominance du système sanguin, offre généralement les traits du tempérament qui s'y rapporte ; d'où résulte cette classe de maladies distinctes par les symptômes inflammatoires, si fréquente d'ailleurs en mille autres circonstances. Céphalalgie, palpitation, éblouissement, inflammation des membranes et des parenchymes, hémorrhagie active, telles sont les affections

qui se déclarent dans ce cas; elles peuvent également reconnaître pour causes les climats chauds, l'été, une nourriture succulente, l'abus des liqueurs spiritueuses, les passions violentes.

L'indication formelle tirée de ces signes consiste à diminuer la masse et la richesse du sang, à ralentir son mouvement; en un mot, à atténuer la nutrition exaltée dans tous les points de l'économie.

Or, toutes les fois que l'imminence du danger ne pressera pas, l'abstinence sévère sera le premier moyen mis en œuvre; et lorsque l'affaiblissement graduel des forces indiquera le besoin de nourriture, on la choisira parmi les substances contenant peu d'élémens assimilables et dépourvues de propriétés stimulantes: tels sont, les bouillons préparés avec la chair muqueuse des jeunes animaux, certains végétaux, scorsonères, navets, salsifis, carottes, pois et haricots verts, en un mot, tout ce qui comprend la diète mucilagineuse.

L'individu soumis à ce régime ne tarde point à en reconnaître les bons effets: les contractions du cœur deviennent moins fortes et plus lentes; l'afflux du sang dans les diverses parties est beaucoup moins abondant. La face décolorée, la graisse absorbée, affirment ce fait; les sécrétions, l'exhalation diminuent, d'où résulte une augmentation sensible du poids du corps, qu'accroît encore la débilité du système musculaire.

Il est de la plus haute importance de prescrire ce régime vers la fin des fièvres inflammatoires, des phlegmasies des membranes séreuses et des viscères; circonstances dans lesquelles une nourriture trop abondante ne tarde point à déterminer une récidive de la maladie.

Dans les inflammations éruptives de la peau, variole, scarlatine, rougeole, etc., l'unique règle à observer pour ne point occasionner une métastase souvent funeste, gît dans l'observation de ce régime. Les membranes muqueuses deviennent-elles le siége d'affections analogues, ce qui s'observe dans certaines diarrhées, dysenteries,

dans les catarrhes, dans l'hémoptysie, les mêmes moyens conduisent au même résultat.

Que dirai-je de ces affections chroniques qui, malgré leur ancienneté, conservent encore des caractères inflammatoires ? Leur marche insidieuse ne saurait être ralentie par un moyen plus sûr, si l'on a remarqué que la fièvre coïncide avec l'usage d'une nourriture copieuse. Au reste, la jeunesse, le tempérament sanguin, qui prédisposent aux maladies inflammatoires, sont fort souvent le mode de solution de l'état muqueux, des scrophules, du rachitis, etc. Les fièvres intermittentes prennent fréquemment un type continu par l'établissement de cette diathèse.

La pléthore coïncide ordinairement avec l'état dont nous parlons ; et cela s'explique très-bien par la facile nutrition de tout le corps.

Hippocrate prévient du danger résultant de cette constitution, et prescrit d'y obvier promptement. Plusieurs voies sont ouvertes aux humeurs trop abondantes ; elles sortent naturellement, soit par la transpiration, soit par une hémorrhagie spontanée : ou bien l'ouverture des veines, l'excitation de la peau par les diaphorétiques, les frictions et les bains, sont les issues que l'art établit très-sagement ; mais n'oublions pas que la cause de ce périlleux état ne sera extirpée qu'après le retour au régime sobre dont on n'aurait pas dû s'écarter. Pour terminer ce que j'avais à dire du plus bel âge de la vie (encore si misérable), je citerai la sentence du père de la médecine qui s'applique à cette époque de notre existence plus qu'à toute autre, savoir : « que la faim est le plus puissant moyen que la nature possède dans l'intérêt de notre conservation. »

Le système sanguin, qui, pendant la jeunesse, avait exercé une influence presque exclusive sur l'économie, cesse, vers l'âge mûr, de prédominer : un nouvel ordre d'organes recevant tout à coup une impulsion jusqu'alors étrangère, balance par son activité les fonctions du cœur.

Le foie, augmenté de volume, imprime à tous les organes, ainsi

qu'aux actes qu'ils exécutent, des caractères spéciaux. Les individus arrivés à cet âge se rapprochent plus ou moins du tempérament bilieux. Les signes propres de ce tempérament sont les suivans : une taille médiocre ; le corps peu chargé d'embonpoint ; une large poitrine ; des muscles très-prononcés et d'une consistance solide ; la peau, dure et sèche, présentant une teinte jaunâtre plus ou moins noire ; les cheveux et les poils épais, et d'une couleur foncée.

Le pouls, dur et grand, se modifie par des alternatives fréquentes de frisson et de chaleur âcre ; l'appétit est fort, la digestion prompte et facile ; les excrémens sont foncés, très-odorans ; l'urine, copieuse, épaisse, colore le vase qui la contient ; transpiration peu abondante, d'une odeur très-forte.

La vigueur des hommes qui jouissent de cette constitution s'observe dans tous les phénomènes de leur vie. Conceptions morales grandes et hardies ; lentement conçues, elles n'en sont que plus sûres, et s'exécutent avec la plus violente énergie, sans que les obstacles puissent en interrompre le cours.

Je ne chercherai point à réunir la foule des considérations morales qui se rapportent à ce tempérament, l'unique point de vue sous lequel je dois le considérer se tire de l'influence qu'il exerce sur la production des maladies.

Rigidité de la fibre, chaleur âcre des humeurs, telles sont les modifications qui acccompagnent toujours en ce cas les affections morbides. Il s'agit de combattre ces causes.

Or, si nous observons que l'été, les climats chauds, une nourriture huileuse, grasse, l'excès des boissons spiritueuses et du travail, renforcent cette constitution, il nous suffira d'un coup-d'œil pour reconnaître les moyens propres à l'atténuer.

Température modérée, abstinence de vin et de liqueurs alcoholiques, exercices doux, usage des boissons laxatives et acidules, tels sont les préceptes généraux qu'il convient d'observer dans cette circonstance. Il est une observation importante à faire relativement

à la nourriture : c'est que l'énergie des forces digestives réclame des alimens assez résistans pour s'opposer à l'assimilation trop prompte ; car la vacuité, l'inaction de l'estomac, donneraient lieu à l'accumulation de la bile dans sa cavité ; nouvelle cause d'irritation.

Les hommes bilieux qui éprouvent de violentes fatigues peuvent impunément, et même avec succès, user des choses les plus difficiles à digérer. Ils choisiront de préférence les alimens qui, sous un grand volume, contiennent peu de parties nutritives : un pain dur et compacte, les viandes bouillies, la chair blanche des jeunes animaux, les végétaux mucilagineux, constituent le régime convenable à ce tempérament.

Nous voyons qu'il consiste spécialement dans l'abstinence de ce qui tendrait à stimuler l'action de l'estomac.

C'est sous l'influence de cette constitution que l'individu ressent des douleurs contusives aux membres, des maux de tête à la région frontale ; la face est souvent jaune en quelque point, surtout à la sclérotique ; particularité remarquable. La langue, enduite d'une couche plus ou moins épaisse de matières jaunâtres, indique souvent l'embarras des premières voies. Il y a sentiment de réplétion à la région du foie : les altérations fréquentes de l'appétit sont ordinairement suivies d'excrétions bilieuses spontanées, soit par le vomissement, soit par les selles. Bientôt se produit la fièvre bilieuse continue, rémittente ou intermittente. Enfin la réaction sympathique des organes qu'excite la bile ne tarde point à déterminer une multitude de phlegmasies, qui, comme on le sait, sont arrêtées très-facilement par l'emploi convenable des évacuans. D'ailleurs la saignée ne réussit point ici comme dans le tempérament sanguin.

La diathèse bilieuse peut se développer dans le cours de toutes les maladies ; ce que l'on reconnaîtra à la coïncidence des phénomènes que nous avons décrits avec ceux qui caractérisent ces affections.

Elle se dissipe par l'âge, par le fait même des maladies qu'elle produit, par les saisons et les climats, et par une diète végétale bien réglée.

Une foule de maladies etrangères à la diathèse bilieuse peut se produire à cet âge : c'est ainsi que l'apoplexie, les diverses hydropisies, l'asthme, le scorbut, les différentes lésions des organes urinaires, génitaux, dans les deux sexes, les engorgemens squirrheux, le cancer des diverses parties, ne sont point rares à cette époque.

On conçoit que la détermination des moyens curatifs applicables à ces sortes de cas m'entraînerait hors de mon sujet; et qu'abstraction des principes généraux applicables à la constitution, le médecin judicieux peut seul diriger un traitement rationnel.

Au déclin de la vie, les forces toniques, semblables en quelque sorte à ce qu'elles étaient au commencement, ne jouissent plus de ce degré d'énergie qui les caractérisait aux époques intermédiaires.

Les fonctions intellectuelles graduellement affaiblies, correspondent, quant à leur disparition, à l'ordre dans lequel on les avait vues naître chez l'enfant.

Les forces musculaires subissent le même sort, la débilité devient le type des fonctions assimilatrices; ou plutôt, si l'on observe encore dans la nutrition quelque activité, elle tend à décomposer, de même que dans le premier âge elle était employée à l'accroissement.

Les maladies de ces deux époques extrêmes offrent aussi la plus frappante analogie. La diathèse pituiteuse reprend son empire. Écoulemens par le nez et les oreilles, ophthalmies; les viscères pectoraux s'engorgent facilement; catarrhes pulmonaires résultant de la faiblesse et de l'infiltration de l'organe; fièvres muqueuses, diarrhées, etc. En un mot, le parallèle de toutes les affections pathologiques de ces âges ferait ressortir les nombreux rapports

qui existent entre elles. Quoi qu'il en soit, concluons de cette prédominance de mucosités, de cette faiblesse graduellement croissante, que le régime tonique se trouve formellement indiqué, et que les excès en tout genre ne peuvent être qu'extrêmement funestes. Si donc, dans la signification la plus étendue, l'abstinence peut s'entendre de l'usage très-modéré de certains objets et de la privation absolue de beaucoup d'autres, certes, son emploi s'applique rigoureusement à la vieillesse.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Tempestatum ad limitationes potissimùm morbos pariunt, et in ipsis anni temporibus mutationes magnæ, et caloris, et frigoris, aliaque pro ratione ad hunc modum*et. Sec.* 3, *aph.* 1.

II.

Per ætates hæc accidunt : parvis quidem et recens natis pueris, aphthæ, vomitiones, tusses, vigiliæ, tumores, umbilici inflammationes, aurium humiditates. *Ibid.*, *aph.* 24.

III.

Iis qui ad tempus dentitionis accedunt, gengivarum pruritus, febres, convulsiones, alvi profluvia, maximè cùm edent dentes caninos, et crassissimis puerorum, et iis qui duras alvos habent. *Ibid.*, *aph.* 25.

IV.

Ubi ætate paulùm processerint, tonsillæ, vertebræque in occipitio; et ad anteriora luxationes, asthmata, calculi, lumbrici rotundi, et ascarides, verrucæ pensiles, satyariasmi, strumæ, et alia tubercula, præcipuè verò prædicta. *Ibid.*, *aph.* 26.

V.

Grandioribus adhuc, et ad pubertatem accedentibus, horum quidem multa, et febres chronicæ magis, et ex naribus sanguinis fluxiones. *Ibid.*, *aph.* 27.

VI.

Quibus cerebrum vulneratur, his necesse est febrem et bilis vomitum supervenire. *Sect.* 6, *aph.* 50.

VII.

Quibus benevalentibus dolores capitis repentè accidunt, et statim sine voce fiunt, in septem diebus intereunt, nisi eos febris apprehendat. *Ibid.*, *aph.* 51.